

Philippe Léger

# Jeux de mots

*Poèmes, chansons et nouvelles*





## L'envol

J'ai bien souvent rêvé,  
Moi, survolant la terre.  
Les ailes déployées  
Je glissai dans les airs.

De là-haut, c'est petit,  
Futile et trépidant.  
Que d'innombrables vies,  
Tout un monde grouillant.

Mon âme s'est envolée  
Et a quitté mon corps.  
Un esprit apaisé,  
Qui défierait la mort.

## Impressions d'automne

Les images piégées dans ma mémoire,  
Tous ces gestes et ces mots si dérisoires,  
Un destin qui bascule, une vie sans armure... pourquoi ?  
Je suis toujours là, tu peux compter sur moi.

Les souvenirs s'effacent, c'est la vie qui recule  
Quelques mots griffonnés, dans la solitude  
Beaucoup de tendresse dans le fond du regard... chez toi  
Je serai toujours là, je veillerai sur toi.

Les arbres flamboyants des lumières d'automne  
Une route brillante où il n'y a personne.  
Le silence me protège je ne pense qu'à toi. à toi  
Je serai toujours là si tu veux bien de moi.

Les images piégées dans ma mémoire  
Tous ces gestes et ces mots si dérisoires  
Un destin qui bascule, une vie sans armure... pourquoi ?  
Je me tiendrai là, toujours près de toi.

## Le sang de la terre

En ce dimanche d'octobre, Pierre ouvrit les yeux vers huit heures. Plein d'entrain, il se leva d'un bond laissant Sylvie, son épouse, émerger tranquillement. Il descendit l'escalier ouvert donnant sur le séjour, gagna le coin cuisine afin d'y préparer le café, puis s'étira voluptueusement devant la baie vitrée. Il savourait sa nouvelle vie.

Il y avait maintenant une année que Pierre, Sylvie et leur fille Agnès avaient décidé de s'établir à la campagne, entre Haute-Loire et Lozère. Concrétisant ainsi le rêve classique du quadragénaire lassé de devoir être performant et corvéable.

Lui, écrivait désormais des articles scientifiques de vulgarisation. Elle, polyglotte, traduisait des contes pour enfants de tous pays. Agnès, adolescente indépendante et futée, était lycéenne au Puy-en-Velay.

La maison, à la fois lieu de vie et de travail, fut achetée à un couple hollandais. Située en hauteur, elle dominait à l'Est la vallée encaissée de l'Allier, au Sud le village de Lansac, on distinguait à l'Ouest le vert foncé des monts de la Margeride.

D'importantes transformations avaient dégagé un volume spacieux à l'intérieur. L'aspect extérieur conservait le charme austère des bâtisses auvergnates. Quelques baies vitrées, judicieusement disposées, agrémentaient l'ensemble, tout en maintenant une parfaite isolation.

Pierre ouvrit subrepticement la porte de la chambre d'Agnès, qu'il n'avait pas entendue rentrer cette nuit, chose rare. Son sang se figea à la vue du lit non défait : sa fille n'était manifestement pas là. D'un naturel anxieux, il envisagea toutes les possibilités, aucune ne le rassura vraiment. Agnès, bien qu'indépendante, avait toujours fait preuve du plus grand respect envers ses parents et les aurait prévenus en cas d'empêchement.

Comme mue par un pressentiment, Sylvie avait rejoint son mari.

Elle prit le téléphone et contacta une amie de leur fille. Celle-ci déclara qu'Agnès avait été déposée, à sa demande, un peu avant minuit, au pied du chemin de terre qui desservait la maison à partir de la route de Lansac, à deux cents mètres de là, environ.

Pierre et Sylvie se précipitèrent dehors, en robe de chambre, les yeux braqués sur le chemin, comme si leur fille allait apparaître d'un instant à l'autre. Ils furent accueillis par le bruit incongru des sirènes émis par les véhicules de gendarmerie.

Henri n'aimait rien tant que ces balades d'automne, le dimanche matin tôt. A sept heures il

arpentait déjà les sous-bois aux alentours de Lansac. Le village l'a vu naître soixante ans plus tôt et revenir, il y a peu en retraite. La recherche des champignons était un fallacieux prétexte à ces vagabondages matinaux.

L'air frais, les couleurs chaudes des feuillages, un je-ne-sais-quoi dans l'air lui rappelaient son enfance et lui donnait le sentiment ineffable de faire partie de cet environnement au même titre que la végétation, les roches ou la faune.

Il regagna la route qui descendait vers le village. Un peu plus loin sur sa gauche débouchait le chemin desservant la maison des Hollandais, qui conservait cette appellation parmi les autochtones. Les nouveaux occupants, les Courtois, des gens sympathiques, avaient une fille. Henri la croisait parfois lors de ses promenades. Une jeune fille charmante et vive, qui ne manquait jamais une occasion de lui poser quelque question pertinente sur le pays, son histoire, ses légendes.

En passant à hauteur du chemin, il aperçut à une dizaine de mètres sur la gauche comme une tâche d'un blanc laiteux contrastant parmi les feuillages d'automne qui jonchaient le sol.

Son œil exercé d'ancien militaire prit toute suite conscience du caractère insolite de la chose. Il s'approcha d'un pas lent. L'angoissante appréhension fit alors place à l'horrible certitude : un avant bras, gracile, gisait là, tranché net au dessus du coude.

Autour du poignet, un bracelet en or avec une plaque gravée, Henri se pencha, il lut « Agnès »...

D'un geste rendu fébrile par l'émotion, il composa le 112 sur son téléphone mobile, exposa brièvement mais précisément les faits. Puis, appela, en vain...

Le capitaine de gendarmerie de Saugues, précédé de deux motards arriva sur les lieux vers huit heures. Suivi de près par les camionnettes du peloton, de l'équipe médicale, du laboratoire scientifique, deux hommes et une jeune femme enfilèrent déjà leurs combinaisons blanches.

Un périmètre fut matérialisé, chacun savait ce qu'il avait à faire. Constats et recherche d'indices commencèrent de suite.

Les parents d'Agnès débouchèrent en haut du chemin, à l'instant même ou une voix jaillit des fourrés :

– Capitaine ! capitaine ! venez voir.

Le corps de ce qui semblait être une adolescente, était méconnaissable, comme victime d'un prédateur animé d'une rage indicible. Défigurée, la tête était presque détachée du corps constellé de griffures et morsures.

– Retenez les ! lança de suite le capitaine, en désignant les parents.

Henri et un gendarme allèrent à leur devant, le capitaine les rejoignit et s'adressa à eux avec une infinie compassion.

L'enquête devait confirmer qu'il s'agissait du corps d'Agnès Courtois, retrouvé à huit heures trente et une en forêt de Lansac, au lieu dit « les Estreys », à deux cents mètres de sa maison.

La mort était survenue entre zéro et une heure le dimanche 20 octobre, par égorgement après amputation du bras droit. Tout laissait supposer que la pauvre avait été victime d'un animal féroce, mais lequel ?

Des traces de morsures sur les os ainsi que des empreintes profondes de pattes postérieures relevées dans le sol alentour indiquaient un animal d'environ cent kilos, pouvant se tenir debout.

La singularité des faits poussa le capitaine, avec l'aval de sa hiérarchie, à faire appel au service lyonnais spécialisé de la police criminelle.

Un recensement de tous les animaux à risque des environs, ainsi qu'une gigantesque battue fut ordonnée par les préfets des départements concernés. Les journaux s'emparèrent de l'affaire, la population locale se referma un peu plus sur elle même, comme pour subir quelque malédiction séculaire.

La cellule d'enquête comprenait, entre autres, le capitaine de gendarmerie, un collaborateur du préfet, le médecin légiste, un éminent zoologiste professeur à l'école vétérinaire, l'inspecteur de la police criminelle, dépêché de Lyon.

Une réunion fut organisée d'urgence dans l'office